

LOUIS SPIRO

# DERBORENCE

*Histoire de la catastrophe*

suivie d'une description de la région

par

LOUIS SEYLAZ

et d'une note sur la protection de la nature

à Derborence

par

IGNACE MARIÉTAN

PAUL FEISSLY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

LAUSANNE

PA  
7881



DERBORENCE

[1957]

Bibl. cant. VS Kantonsbibl.



1010045436

PA 7881



LOUIS SPIRO

# DERBORENCE

*Histoire de la catastrophe*

Description de la région

par

LOUIS SEYLAZ

Note sur la protection de la nature à Derborence

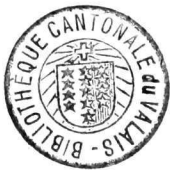
par

IGNACE MARIÉTAN

PAUL FEISSLY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

LAUSANNE

PA 7881



57/47

## DERBORENCE

“ LA montagne s'écroule et périt, le rocher disparaît de sa place, la pierre est broyée par les eaux et la terre emportée par leur courant. » Job 14 : 18.

En vérité, il n'y a rien de nouveau sous le soleil, puisque la description, par l'antique auteur du livre de Job, d'un phénomène cosmique, plaque exactement avec celle donnée, vingt siècles plus tard, par les contemporains de la catastrophe des Diablerets, en l'an de grâce 1714 ; catastrophe qui, avec nos moyens actuels de transmission des nouvelles, eût sans doute empli le monde entier d'émotion, alors, qu'en fait, elle passa presque ignorée jusqu'au moment où elle entra dans le domaine inconsistant de la légende où Ramuz la reprit, pour en faire l'objet d'un de ses livres les plus connus.

Catastrophe, au point de vue strictement humain, évidemment. En effet, les chaînes de montagnes, proclamées éternelles, à peine nées subissent l'attaque des agents de destruction et de mort ; mais, naissance et mort s'accomplissent avec une telle lenteur que les hommes n'en peuvent surprendre que de légères manifestations ; nous disons bien légères car, pour la nature, qu'est-ce que l'éboulement d'un pan de rocher, voire d'une montagne entière, même si cet écroulement fait disparaître de la surface une cité ou simplement un pâturage.

Le massif des Diablerets, composé de couches successives d'éléments de consistance et d'âge fort différents, puisqu'ils vont du primaire au tertiaire, devait, tout particulièrement être exposé à un effort intense de désagrégation. Là, où une masse homogène résiste, une agglomération de matériaux divers cède, parce qu'entre les couches superposées, se trouvent des vides où l'eau peut effectuer son œuvre d'oxydation ; la situation est plus grave encore lorsque ces couches ont été soumises à des pressions formidables qui les ont fragmentées à l'extrême ; ne

trouve-t-on pas, à la base, de la paroi ouest des Diablerets, près d'Anzeinde, un banc d'éocène, c'est-à-dire un calcaire à nummulites, mais pour trouver la suite de ce banc, il faut s'élever au sommet même des Diablerets, avec une différence d'altitude de près de 1200 mètres.

Au cours des âges, il dut y avoir, dans cette région, géologiquement tourmentée, une suite d'effondrements considérables. Sur les flancs nord et sud des Diablerets, en face l'un de l'autre, on trouve deux vastes cirques, celui de Creux de Champ et celui de Vozé, débouchant sur Derborence ; ils ne sont autre chose que la conséquence d'éboulements préhistoriques des parties les plus exposées du massif. Les matériaux éboulés, entraînés par la pente et le ruissellement de l'eau, formèrent les splendides terrasses gazonnées de Plan des Isles, en amont de Vers l'Eglise, et, au sud, le plateau verdoyant de Triquent ou Derborence, qui allait être terriblement atteint lors d'un nouvel éboulement, en 1714. Au cours des siècles, sur les cônes d'éboulis des deux versants, des forêts de sapins, au nord, de mélèzes, au sud, s'étaient constituées, barrages protecteurs contre les avalanches et l'érosion de l'eau, mais non contre la chute des roches supérieures.

D'ailleurs, tout au long du front sud-ouest des Diablerets, les éboulements anciens se succédèrent ; ils remplirent de blocs et de pierraille la profonde cuvette d'Anzeinde et finirent par la transformer en une longue pelouse en pente douce. C'est ainsi que, souvent, ces cataclysmes redoutés de l'homme, se sont soldés par un enrichissement de la surface terrestre ; du chaos, de la menaçante roche dressée, sont issus la richesse végétale, la paix et la beauté harmonieuse. Seulement, la nature réclame des millénaires, en nombre plus ou moins grand, pour panser les blessures de la montagne et transformer la poussière stérile en un sol propre à la germination ; propre aussi, plus tard, à assurer à la vie animale les conditions requises pour son existence.

« Derborence ! le mot chante triste et doux ; si loin que le regard se porte, il n'y a plus rien que des pierres et des pierres, et toujours des pierres ! ». Il n'en fut pas toujours ainsi, cependant ; si le vaste cirque dominant l'étroite gorge de Triquent, serré entre les assises géantes des Diablerets, présente, aujourd'hui encore, un aspect désolé, désertique par places, il n'en fut pas moins, jusqu'en 1714, un des sites les plus riants du Valais ; un petit monde à part, à peine accessible mais d'une singulière et irrésistible beauté.

Vision prenante, en effet. Une merveilleuse terrasse fleurie, les Mayens, de 2 kilomètres de long, environ, sur un kilomètre



de large, jonchée de chalets et de raccards ; en amont, plus rapides, la pente, les pâturages verdoyants, poussant leur pointe jusqu'à la base même des parois rocheuses dominantes ; en aval, une gorge sauvage où s'engouffrent les torrents issus des hauteurs, la Lizerne, le Pissot, la Jeveillance (Chevillance) et la Derbonne. Site sauvage et riant à la fois, terre bénie des chamois et des marmottes, passionnément convoitées par les hommes aussi.

En vain, la nature avait-elle multiplié les obstacles à l'accès de ce pays privilégié, torrent tumultueux, parois abruptes, forêts inextricables ; les montagnards à l'affût du gazon nourricier, avaient réussi dès une époque très reculée, à se frayer un passage pour eux et leurs bêtes. Passage étroit, d'ailleurs et fort malaisé, comportant des dénivellations de plus de 300 mètres, rendu impraticable au moindre glissement de terrain. Las de parcourir cette sente dangereuse, les gens de Conthey, revendiquant pour eux la possession des précieux mayens, taillèrent, à même la paroi, on ne sait trop quand ni comment, un chemin extraordinaire, vertigineux, littéralement suspendu au-dessus du vide par endroits ; ce fut le Chemin Neuf dont le doyen Bridel parlait avec effroi, frémissant à la seule évocation du Saut du Chien, et qui vient d'être remplacé par une route carrossable. Désormais, plus rien ne s'oppose à l'entrée de Derborence, à moins que... sait-on bien quels peuvent être les caprices futurs de la montagne ?

Sur la rive droite de la Lizerne, les gens d'Ardon avaient, à moins de frais, établi un sentier, encore en usage, pour gagner, eux aussi les mayens fertiles ; cela leur porta malheur si l'on en croit la tradition selon laquelle le seigneur Pontverre d'Aigremont, en 1384, à la tête d'une bande d'hommes armés, franchit les crêtes de Cheville et, dévalant le long de la Lizerne attaqua la place d'Ardon « de telle manière que nuls ne demeurent qui ne fut mort ou pris » ! Après pareille expérience, on ne saurait s'étonner que les citoyens d'Ardon se soient, par la suite, refusé le plaisir de trop améliorer le sentier qui unissait leur cité aux terres de Derborence.

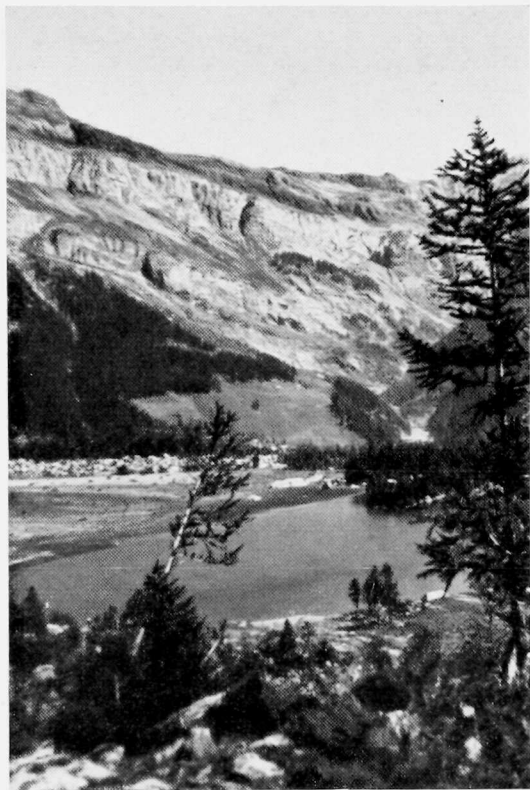
En fait, le col de Cheville constituait bien la seule voie aisée pour gagner le haut vallon solitaire ; sans peine, le sentier franchissait la longue arête, issue du Sex Diableret et formant la limite naturelle des eaux, si bien qu'un vieux dicton proclamait : « La Lizerne et l'Avençon viennent de la même maison ! » Seulement, le col de Cheville était vraiment bien éloigné et puis un obstacle se dressait encore, d'ordre politique cette fois, plus redoutable que les parois menaçantes, le passage de Cheville

jouxtait les terres de Leurs Excellences de Berne, hochlöblich, et dame, si le mystère planait sur les crêtes déchiquetées, il voilait peut encore les intentions de ces messieurs de Berne.

Les mayens sont les prairies inférieures, où pait le bétail en mai et juin et où il retourne en septembre - octobre, à sa descente des alpages supérieurs ; ceux de Derborence s'étaient en pente douce, d'est à ouest. Propriété particulière, chaque mayen était généralement séparé de ses voisins par une bande de mélèzes ; il possédait son chalet, construit selon le type primitif de l'habitation montagnarde : une écurie à demi enfoncée dans le sol et surmontée d'un local servant à la fois de chambre et de cuisine ; demeure de pierre et de bois, tous matériaux pris sur place, depuis les chevilles de mélèze aux bardeaux du toit.

Mieux protégés que les mayens dont seule une minime portion, la Luy, subsiste à l'orient, les pâturages ont survécu en bonne partie au désastre passé, mais redoutent sans cesse la catastrophe à venir. Ils formaient, jadis, une bande continue de gazon, du fond du Sanetsch aux crêtes de Cheville ; faciles à desservir, ils faisaient aux bergers l'existence douce et paisible ; des familles entières passaient l'été là-haut, bien loin des villages aux ruelles étroites et sombres. Oui, il devait faire bon vivre soit aux mayens, soit aux alpages, et les bergers de Derborence pouvaient, à l'heure du crépuscule chanter à voix forte, répétée par les hautes parois, l'antique prière des ancêtres : « Saint Pierre de ta clef ferme bien à l'ours l'entrée, au loup la dent, au lynx la griffe, au vautour le bec, au dragon la queue, à la pierre le saut ! Amen ». Oui, heureuses gens de Derborence.

Dominant tout le haut vallon, un sommet se dressait, basion abrupt débordant l'alignement des Diablerets, dont il formait la troisième ou quatrième pointe, probablement la plus haute, puisque sa disparition, selon une légende locale, fit que le soleil se leva une heure plus tôt sur le village de Gryon. Des millénaires durant, ce sommet, en forme de cône, avait tenu bon après l'écroulement de toute l'arête qui le séparait de la Quille du Diable ; puisqu'il avait résisté si longtemps, il n'y avait donc pas de raison pour qu'il tombât, aussi, sans crainte, les bergers poussaient-ils leurs troupeaux jusqu'au pied même des parois, cherchant abri, en temps d'orage, dans les grottes dispersées. Sans doute, les vieux contaient-ils, à la veillée, les légendes tragiques, les combats effroyables livrés entre diables valaisans et diables bernois ; les patorets ingénus tremblaient de frayeur, mais les jeunes hommes souriaient : « A nous, la montagne ne fait pas peur ! »



*Derborence.*  
(Photo A. Lévy.)



## LA CATASTROPHE

L'ÉTÉ de l'an de grâce 1714 approchait, propice aux gens comme aux bêtes. « Nous aurons une bonne saison d'alpage, disaient les maîtres vachers, l'herbe pousse que c'est un plaisir, aussi les vaches donneront-elles plus de lait qu'à l'accoutumée et, à l'automne venu, on rentrera sûrement des fromages de choix et en quantité ; oui, répétaient-ils, ce sera une toute bonne saison. »

Peut-être, cependant, les plus circonspects avaient-ils remarqué que les chamois avaient abandonné les hauts de Cheville ; leurs hardes se pressaient dans les vallons reculés de Châtillon et de Derbon ; on eût dit qu'une force mystérieuse les retenait loin du cône sauvage du Sex Diableret, borne-frontière géante dressée à la limite des Etats de Berne et du Valais, arc-boutant du fronton sud du grand massif s'étendant de Cheville à la Tour Saint-Martin. Les marmottes, elles aussi, avaient quitté leurs terriers pour gagner d'autres lieux et cela donnait à penser ; un couple d'aigles avait abandonné la paroi pour s'établir dans une anfractuosité des Ruvines noires, à l'opposé du vallon ; mais, ce qui avait le plus frappé les montagnards c'est que trois corbeaux hantaient obstinément cette partie de l'alpage ! Assurément, c'était signe de malheur, car chacun sait, soit dit en patois, que : « Lé corvé san lai osi de la métsance ! ».

En effet, dit la chronique du temps, « Le 24 juin, le Sex Diableret a commencé de bouleverser » ; des blocs, détachés des crêtes, bondirent sur l'alpage inférieur, traçant de profonds sillons dans le tendre gazon et décapitant au passage des mélèzes quasi millénaires. Du coup, les montagnards furent en émoi ; sans doute ne craignait-on rien pour les mayens, protégés par des arêtes rocheuses et des pans de forêts, mais les pâturages étaient en danger, fallait-il donc les abandonner pour mettre le bétail en sécurité ? Mais, pas plus que les matelots n'abandonnent

leur navire en péril, les montagnards ne quittent facilement le sol qui les fait vivre. Au surplus, monsieur le curé allait monter pour la bénédiction des alpages, il allait organiser la procession habituelle et exorciser les mauvais esprits ; dès lors, du moment qu'on serait en règle avec le ciel, il n'y aurait plus lieu de se faire du souci, n'est-ce pas, et l'on pourrait, sans arrière-pensée, danser joyeusement à la Mi-Tzautain et se régaler des bonnes choses, apportées aux Mayens par les paysannes d'Erde, d'Aven ou de Vétroz.

Joyeuse, en effet, fut la fête de la Mi-Eté ; cependant une inquiétude lourde subsistait, on ne regardait plus le Sex Diablet qu'avec défiance ; il devait y avoir du grabuge là-haut, quelque chose de pas catholique. Juillet, pourtant, s'acheva sans encombre, août de même ; on respirait plus librement, mais, 14 jours avant la désalpe et la descente des fromages, comme du bétail, la montagne gronda de façon inquiétante, des coups sourds se faisaient entendre dans l'intérieur même de la roche et des blocs, de nouveau, roulaient le long des pentes.

Cette fois, il n'y avait plus de doute, la bataille entre diables était engagée, ceux de Berne poussant, ceux du Valais retenant ; qui l'emporterait ? Nul ne pouvait le prévoir, par mesure de prudence, la plupart des montagnards quittèrent les mayens avec leurs troupeaux ; au surplus, on touchait au terme de la saison. Seuls, les plus confiants, 20 à 25 en tout, demeurèrent, vaquant comme d'habitude au soin du bétail, ou à la mise en quartiers d'hiver de leurs rustiques demeures ; l'herbe, cet automne, était si abondante et savoureuse qu'il semblait péché de n'en pas tirer parti.

Confiance téméraire, s'il en fut, mais nul ne le pouvait prévoir ; selon un vieux poème : « Tout jouit, dans ces lieux, du tranquille repos ; la nature, en silence, offre à la lassitude un lit sur le gazon, plein de béatitude ; les heureux sans soucis ! par de sombres chemins, ils ne vont point chercher de rigoureux destins, ni de l'horrible mort la demeure profonde ».

En ce matin du 23 septembre, tout respire la paix et le contentement ; on n'eût d'ailleurs pu voir un plus beau dimanche ; pas un nuage au ciel ; les derniers habitants des mayens poursuivent en toute sérénité leur tâche habituelle. Pierre Cotyr, le syndic de Vétroz s'occupe, avec son frère des soins du bétail, 9 belles vaches ; le fils Cudray, d'Ardon et son compagnon Manson, s'exercent à la lutte sur le fin gazon déjà doré par l'automne naissant. La Banderette Possey était descendue à la plaine, mais, avait laissé sa servante au mayen, lui recommandant

de bien veiller sur son enfant, ce qui n'était pas beaucoup demander, où donc y aurait-il eu du danger ? La servante vaquait donc aux soins ménagers, tandis que la fillette s'amusait avec un cabri. Quant à Séverin Antonin, d'Erde, il était fort occupé dans sa grange, à préparer des piquets pour les clôtures ; non loin de lui, le gamin à feu le notaire Cudrey, de Vétroz, allait au torrent voisin chercher de l'eau pour les cochons, mais il ne se pressait point, préoccupé surtout de la descente prochaine et de l'école imminente, où il recevait plus de taloches que de félicitations.

Entre deux et trois heures de l'après-midi, alors que le vaste cirque était baigné de lumière et de silence, soudain le cône géant du Sex Diableret sembla frémir sur sa base ; la haute barrière de roche, si haute qu'elle paraissait toucher le ciel, oscilla un instant, puis comme poussée par une force irrésistible, s'écroula le long de la pente, masse monstrueuse qui, bientôt se disloqua, divisée en blocs de toutes dimensions ; jaloux de se dépasser les uns les autres, ces blocs faisaient, dans le vide, des bonds prodigieux, touchaient le sol puis rebondissaient de plus belle, suivis de près par une coulée de pierraille. En vain, les forêts protectrices présentèrent-elles leurs troncs robustes pour arrêter le gigantesque torrent de pierres ; les mélèzes séculaires, aux racines profondes, en un clin d'œil furent fracassés, arrachés, retournés, les racines en l'air ; le sol lui-même fut entraîné ; de cette terre précieuse que les millénaires avaient amassée, où s'épanouissaient les fleurs jolies, il ne restait rien.

Droit devant lui, le fleuve de débris destructeur, grossi de tout ce qu'il avait ramassé dans sa course, fonçait avec une incroyable vitesse ; une arête, celle de Cheville, le contient de justesse et le rejette à l'est ; plus bas, la crête de Combe forme une nouvelle ligne qui contraint la masse de pierres à s'écouler en plein sud, droit aux mayens. Libérée de tout obstacle, elle envahit comme une trombe la merveilleuse terrasse ; chalets, granges, chapelle, tout est recouvert d'une couche épaisse d'éboulis ; inexorable, le fléau poursuit sa course sur une longueur de près de 5 kilomètres, barrant les torrents, Jeveillance, Derbonne ou Lizerne qui, arrêtés dans leurs cours, constituèrent plusieurs lacs dont le plus grand et le plus connu est celui de Derborence.

Et tout cela se passa avec une telle rapidité qu'en un demi-quart d'heure le mal était fait : des mayens verdoyants, il ne restait guère qu'un chaos de blocs, de 10 à 12 mètres d'épaisseur, d'où sortaient, çà et là, des têtes d'arbres décapitées. Quant à l'éboulement, contenu plus bas par les verrous solides du

Vérouet, d'un côté, et de Montbas de l'autre, il s'engouffra dans la gorge de la Lizerne qu'il obstrua, tel un barrage, en sorte que l'eau cessa de couler, pour la plus grande frayeur des habitants d'Ardon qui, ne sachant ce qui s'était passé, dépêchèrent leur curé sur les lieux, dès le lendemain, aux fins d'exorciser les mauvais esprits fauteurs du désastre. C'est ainsi que, le mardi déjà, après l'exorcisme et la procession, l'eau contenue par le barrage improvisé, s'étant frayée un passage à travers les rocs, put à nouveau s'écouler dans le val profond de la Lizerne.

« Mais, continue le poème, hélas, tout à coup, il craque, il tonne, il gronde ; le tonnerre avec force éclate dans les airs ; avec fracas aussi, jusqu'au fond des vallées, roulent d'un mont furieux les masses culbutées ; et le vallon fleuri tombe d'un coup affreux, dans l'abîme éternel du chaos ténébreux. Les masses des rochers tombent avec tumulte, une vieille forêt, avec fracas culbute et, telle que sortant de chez le noir Pluton, une orageuse nuit sort du sein du vallon ». En effet, des blocs heurtés les uns contre les autres jaillirent des tourbillons de poussière si épais que, de l'éclatante lumière, le cirque tout entier tomba en des ténèbres opaques ; lorsque peu à peu, cette poussière se fut posée sur les alpages préservés, elle s'y accumula en couches si fortes que l'herbe en devint impropre à la consommation par le bétail, qu'il fallut éloigner en toute hâte.

« Dans ce grand malheur, écrivit, peu de jours après le cataclysme, l'honorable curé d'Ardon, la bonté de Dieu a sauvé quelques personnes de la mort afin qu'elles puissent être les témoins de sa sainte justice et de son infinie compassion ! » J'ignore jusqu'à quel point les témoins en question, atteints dans leurs biens et leurs affections, partageront l'opinion du vénérable ecclésiastique, le fait est qu'ils furent bien embarrassés de raconter ce qui s'était passé ; les événements s'étaient succédé si rapidement qu'ils se trouvaient dans l'impossibilité de préciser où l'œuvre de destruction avait commencé ; pour eux, le désastre avait d'un seul coup frappé toute la région en même temps. Certes, leur affolement était compréhensible, d'autres que ces montagnards, à l'esprit simple mais raisonnable, y eussent peut-être perdu la raison, comme il advient lorsque se déclenche une catastrophe dépassant, non seulement les forces ou le savoir de l'homme, mais encore son entendement.



## APRÈS LA CATASTROPHE

L'ÉCROULEMENT du Sex Diableret était bien un désastre ; sur 64 chalets, 55 étaient anéantis, 3 alpages étaient définitivement perdus, avec plus d'une centaine de vaches et d'innombrables chèvres, porcs ou moutons ; toute l'implantation humaine, enracinée là-haut, au prix de siècles d'incessant labeur, en quelques minutes avait été à ce point détruite, que les vieux vachers, remontés sur le lieu du sinistre, ne savaient même plus situer les plus grands mayens, orgueil de leurs propriétaires. Ça et là, entre des blocs énormes, on pouvait tout juste discerner encore un coin de gazon, un tronc d'arbre déchiqueté ou un pan de mur ; seule, une faible partie des mayens, protégée par un avancement de rocher, subsistait presque intacte ; sécurité éphémère puisque, 35 ans plus tard, cette portion de terre devait, à son tour, être victime d'une nouvelle et définitive infortune.

Dans cette catastrophe, qu'étaient donc devenus les montagnards qui avaient commencé, en de si heureuses dispositions, ce dimanche de sinistre mémoire ? La plupart, soit 14, gisaient sous une telle couche de débris qu'il eût été parfaitement inutile de chercher à retrouver leurs pauvres corps. Disparus, le syndic de Vétroz et son frère, avec le bétail qu'ils soignaient ; disparus, les deux lutteurs Cudray et Manson, arrachés par une mort brutale à leur joute pacifique ; disparus, la femme et les deux enfants de Pierre Pont qui devaient, le lendemain même, reprendre le chemin de la vallée. Tous morts ! Non point, par bonheur ; encore une fois, comme l'affirmait un philosophe moins spiritualiste que le curé d'Ardon, dans les pires désastres il échappe toujours quelqu'un à seules fins de raconter l'histoire de ce qui s'est passé ; car celle des rescapés donne la seule note comique dans ce drame de la nature.

Si occupé qu'il fût à préparer ses piquets de clôture pour la saison suivante, Séverin Antonin n'en entendit pas moins le premier fracas de la montagne arrachée de son socle ; très intrigué, il sortit pour voir ce qui se passait et, ayant vu, se jeta tout aussitôt, la tête la première, dans sa porcherie, creusée à même la pente. Bien lui en prit ; il entendit passer au-dessus de lui, non seulement les blocs destructeurs, mais encore son chalet, sa grange, son étable avec les bêtes qui s'y trouvaient ; seule, l'humilité de sa position le sauva.

Le torrent meurtrier enfin arrêté et un peu remis de son émotion, Antonin sortit en rampant de son abri improvisé mais ne distingua rien autour de lui, tant les ténèbres étaient opaques, l'air était presque irrespirable ; à quelque distance, près du mayen de Derborence, une voix de femme hurlait de détresse, appelant au secours de toutes ses forces. C'était la servante de la Bandurette Possey ; la pauvre femme, au premier bruit, était sortie en hâte de son chalet pour voir si quelque danger menaçait la fillette commise à ses soins ; à peine dehors, un flot de caillasse et de poussière l'avait assailli ; cramponnée à un poteau, elle avait tenu bon, mais le flot, coulant toujours, lui avait fait une tombe jusqu'au cou ; seule, la tête sortait de l'amas de pierre mais la bouche, tordue par l'angoisse et la souffrance, n'en lançait pas moins des appels désespérés, espérant, contre toute espérance, en un secours qui semblait irréalisable dans cette obscurité sinistre et ce silence funèbre succédant à l'horrible fracas.

Antonin n'hésita pas ; à tâtons, dans le terrain mouvant et inégal, il chercha à se rapprocher de sa voisine en détresse ; mais une fois sur place, près de la servante, il se trouva bien embarrassé ; à ses pieds, il y avait bien une tête, mais point de corps, comment faire pour libérer la malheureuse ? Sans perdre son sang-froid, il dégagea les bras puis tira de toutes ses forces pour sortir le corps de sa prison ; en vain, tous les efforts demeurèrent stériles et le temps passait. Le brave Antonin eut alors une idée de génie ; convaincu que seuls les vêtements de l'enterrée vivante, notamment la collection de jupons qu'elle portait en bonne Valaisanne qu'elle était, faisaient obstacle à sa libération, d'un coup de couteau il tranche les brides qui renaient tous ces vêtements aux épaules, puis il se remit à tirer. Cette fois son attente ni son effort ne furent démentés ; dépouillé de tout ce qui l'entravait, le corps glissa lentement hors de sa gangue de pierre et, tout entière, la servante, demi-morte, apparut, dans le très simple appareil de la Vérité sortant

de son puits, mais en pire condition, si bien que, durant des mois, elle dut garder le lit à Ardon, dans la maison de la Banderette où l'on réussit à la transporter.

Tout au moins eut-elle la joie de savoir sauve l'enfant qu'elle voulait secourir ; voyant venir la « ruine », la fillette, lâchant le cabri avec lequel elle jouait, s'était tout simplement jetée à terre, se couvrant la tête de son mouchoir pour ne plus rien voir de l'horrible fléau et, petite chose légère, elle passa entre les gouttes, mieux entre les blocs monstrueux. Son camarade Cudrey eut une semblable bonne fortune bien que plus mouvementée ; surpris par ce qui arrivait, il sauta dans le bassin de mélèze qui servait d'abreuvoir aux cochons ; la vague de pierres souleva le bassin et, dans sa course désordonnée, le transporta à quelque cent mètres plus loin, sans dommage pour le garçonnet, terriblement secoué, comme bien on pense, de ce voyage en carrousel improvisé ; nouveau Moïse, en perdition sur le fleuve rigide, il échappa à la mort contre toute attente.

Là, s'arrêtèrent les délivrances, d'après le témoignage, émouvant dans sa simplicité, du curé d'Ardon, monté en grande hâte sur les lieux, le lendemain même de l'éboulement, à la tête d'une procession formée de la foule des montagnards, hommes et femmes, de toute la région, atteints peu ou prou dans leurs affections, comme dans leurs biens. Cette imposante colonne s'aventura-t-elle sur le Chemin Neuf vertigineux ou sur l'étroit sentier d'Ardon aux mayens, nous ne savons ; pourquoi fut-ce le curé d'Ardon qui officiait et non son collègue de Conthey à qui la charge devait revenir, puisque les mayens appartenaient à cette dernière commune, nous ne le savons pas davantage ; consulté à ce sujet, monsieur le chanoine Mariétan nous répondit, avec sa bonhomie habituelle, qu'apparemment le curé d'Ardon était plus jeune, donc meilleur marcheur que son voisin de Conthey. Quoi qu'il en soit, dans l'idée de l'excellent curé, cette procession, menée en des conditions singulièrement difficiles, devait conjurer tout désastre ultérieur ; son attente ne fut pas déçue, la montagne bruyante et mobile rentra peu à peu dans le silence et l'immobilité propre à la matière ; les tourbillons de poussière s'étant posés sur le sol, la lumière éclatante du soleil éclaira de nouveau le grand cirque dévasté et les mayens ensevelis.

Qu'en est-il réellement de l'histoire, dont Ramuz a fait le centre de son livre sur Derborence, de ce berger enseveli sous les débris de la montagne, mais miraculeusement protégé de la mort, par la rencontre providentielle de deux énormes blocs

juste au-dessus de son chalet. Après trois mois d'efforts obstinés, se nourrissant de ses fromages et buvant l'eau d'infiltration, il se serait frayé un passage jusqu'à l'air libre et aurait regagné, la veille de Noël, son village d'Ardon, à la plus grande épouvante de sa femme et de ses combourgeois ; effroi justifié par l'aspect spectral du rescapé, pâle, défait, les cheveux hérissés, vêtu de quelques lambeaux seulement ; au surplus, on avait déjà célébré un service pour le repos de son âme et sa femme avait été, officiellement, déclarée veuve ; on ne faisait pas traîner les choses, au temps jadis.

En fait, les documents de l'époque ne disent rien de cette délivrance miraculeuse ; vers la fin du XVIIIe siècle, seulement, depuis 1780 environ, l'histoire se fit jour, de plus en plus ornée d'enjolivures et de précisions. Le doyen Bridel la conte tout au long, attribuant le salut du montagnard au fait qu'il était en train de prier, lorsque se déclencha le cataclysme ; un auteur de la même époque, Schiner, affirme qu'un berger aurait montré à un voyageur, traversant le désert de Derborence, le bloc même sous lequel avait vécu le rescapé ; malgré cette preuve éclatante, nous demeurons dans l'incertitude ; ne montre-t-on pas, aux touristes ébahis, visitant le château d'If, le cachot du comte de Mont-Cristo qui jamais n'exista que dans l'imagination d'un romancier ?

Longtemps, on discuta sur les causes réelles de la catastrophe ; les voisins Vaudois, peu férus de mystère, donnèrent leur explication : ça vient de ce que les Diablerets sont composés de plusieurs bancs alternatifs de roc et de terre que les eaux du glacier ont fait glisser l'un sur l'autre ; nous avons vu que la géophysique moderne donne en partie raison aux paysans de Bex ou de Gryon. Moins scientifiques, les montagnards valaisans affirmaient, avec une désarmante conviction, que tout le mal venait de ce que les diables du Valais avaient eu le dessous, fortement affermis en cette idée par un jésuite de Sion, tout disposé d'ailleurs à monter à Derborence pour exorciser les diables bernois, enorgueillis par leur victoire et, sans doute, tentés de récidiver. Le doyen Bridel, lui, s'en tenait fermement à sa doctrine de la prédestination, expliquant par elle tous les phénomènes présents, passés ou futurs ; tandis que, plus simplement, le chroniqueur de la première heure proclamait sa foi : « Les causes seront ce qu'on voudra ; pour moi, je n'en connais pas d'autres que l'insondable providence de Dieu ».



*Derborence. Passage du Porteur de Bois.*

(Photo A. Lévy.)



## LES SUITES DE LA CATASTROPHE

S'IL est reconfortant d'enregistrer le raisonnement sage et pondéré d'un esprit véridique qui voit les choses telles qu'elles sont, il est du plus haut comique de constater combien, à mesure que l'on s'éloignait des événements, les écrits se déformaient et s'amplifiaient. Au lendemain de l'éboulement, on comptait 14 morts ; deux mois plus tard, un procès-verbal en latin, rédigé sans doute par un chanoine de Sion, véritable reporter, parlait de 15 disparus ; six mois après, les registres de Genève mentionnaient le chiffre de 18, porté, un siècle plus tard à 180 !

Les montagnards dépossédés estimaient à 12 ou 15 mètres d'épaisseur la couche de débris ; par la suite, on enfla ce chiffre jusqu'à une centaine de mètres, ainsi Zschokke qui, en 1858, parlait de 300 pieds et d'une superficie de 25 kilomètres de long sur une dizaine de large, soit 5 ou 6 fois les dimensions réelles du grand Liappey de Derborence. Au surplus, il n'était pas nécessaire de beaucoup de temps pour fausser les faits. Le pasteur Constant, de Bex, pourtant bien près, écrivait, 5 jours après l'éboulement : « On entendit un bruit sourd et profond, sur la montagne de Cheville, qui continua avec une telle violence durant 24 heures, comme du canon, qu'on vit sortir, en haut de la montagne, une épaisse fumée puis, en son milieu, une flamme fort vive et lumineuse, enfin la montagne sauta ! ». Voilà des gens vraiment bien informés. Il faut bien dire que le pasteur Constant croyait à l'explosion d'une mine de soufre et craignait pour les salines de Bévieux !

Moins exalté, le rapport du Conseil de Genève parle cependant de « l'ouverture d'une montagne, d'où étaient sortis deux ruisseaux, avec grand fracas, fumée et flamme » ! Tout au moins,

les conseillers de Genève réparèrent-ils leur manque de connaissances scientifiques en collaborant, par 40 écus blancs, à la quête faite, en faveur des sinistrés, par ces messieurs de la ville de Sion ; la générosité helvétique ne date pas d'aujourd'hui.

Privilegiés, quelques mayens avaient échappé au désastre, une bonne partie des alpages demeurait intacte ; lorsque l'hiver eut passé et que les avalanches eurent déblayé, çà et là, la couche de poussière, le gazon poussa et fleurit comme si rien ne s'était passé ; le site dévasté de Derborence allait-il recouvrer un regain de vie ? Fallait-il donc retourner là-haut, malgré la douloureuse expérience ? Poser la question, c'était la résoudre ; des villages accrochés au flanc de la vallée, les montagnards s'évadèrent, le bon temps venu ; avec peine, ils se frayèrent un passage à travers les amoncellements de débris, pour gagner les parties préservées. Sans doute, le premier été, les bergers se risquèrent avec une méfiance extrême ; le vide laissé par l'écroulement du Sex Diableret les fascinait et le moindre bloc roulant dans le vaste pierrier les faisait tressaillir ; peu à peu, l'habitude aidant, ils se rassurèrent, constatant la tranquillité apparente des esprits infernaux.

Derrière les barrages d'éboulis, plusieurs lacs s'étaient formés, Derborence, Liappay et Gode ; fort heureusement pour la vallée du Rhône, ils avaient retenu l'eau des torrents, du reste peu abondante en automne. Au cours des années, ces lacs diminuèrent d'amplitude, sauf celui de Derborence ; aujourd'hui, ils ont presque cessé d'exister, réduits à l'état de marécages et ne recouvrant qu'au printemps une éphémère existence. Par contre, les minuscules lacs de Cheville ont survécu, véritables joyaux enchâssés dans la roche, serrés contre le barrage monstrueux de la Derotcha ; eux, ils ne s'imposent pas à l'attention, il faut même scruter attentivement le terrain pour les découvrir, mais, une fois trouvés, on a peine à les quitter. Dans la vaste plaine d'éboulis succédant à la terrasse gazonnée, une végétation toute nouvelle s'est implantée ; arbrisseaux et flore tiennent de la steppe, aussi les botanistes tiennent-ils ces lieux sauvages en particulière vénération.

Lieux sauvages, déserts et... inquiétants ; l'ère des éboulements était-elle réellement close ? Par prudence, on délégua un capucin pour exorciser la montagne et, durant trois décennies, il parut aux montagnards que l'Eglise avait eu le dernier mot. Mais, durant l'été 1749, les bergers entendirent à nouveau des grondements sourds, provenant de l'intérieur même du Sex Diableret décapité, des blocs roulèrent sur la pente... cette fois, ça ne traîna pas ; sans discuter sur ce qu'il était prudent de



faire, bêtes et gens prirent en hâte le chemin de la plaine, laissant aux diables de là-haut, tant bernois que valaisans, le champ libre pour liquider entre eux leurs éternelles querelles. Bien firent-ils, puisque peu après, la base même du Sex maudit s'écroulait, remplissant de débris, gros et menus, les interstices laissés par le premier éboulement.

Cette fois, la mesure était comble ; les mayens préservés jadis étaient ensevelis et, avec eux, plus de 40 chalets. C'en était fait du site merveilleux, gloire des alpages valaisans, sans aucun espoir de le voir renaître à la vie, du moins pour des siècles ; aujourd'hui encore, le haut vallon n'est guère qu'une plaine de boue durcie, où l'eau des torrents ajoute encore à la désolation, tant elle est noire et chargée d'alluvions.

Au moins, en ce nouveau désastre, n'y aurait-il pas eu de victimes humaines si cinq Bernois, occupés à travailler du bois dans la gorge même de la Lizerne, n'avaient pas méprisé les sages conseils des Valaisans en retraite ; « Nous, on ne craint rien ici, déclarèrent-ils fièrement, on est Bernois et les diables de chez nous ne nous font pas peur ; entre Confédérés, on ne se fait pas de mal » ! Mal leur en prit ; sous la vague de pierres, scierie, troncs d'arbres et Bernois disparurent à jamais ; un camarade de chantier, qui devait rallier la scierie le jour même, n'échappa à la mort que grâce à un accident minime qui le retarda en route ; en vérité, il est des accidents qui portent chance.

Dès lors, les Diablerets sont demeurés à peu près tranquilles ; de temps à autre, cependant, ils créent des émotions aux bergers, allant à la Tour ou à Vozé. Le 1<sup>er</sup> juillet 1881, un énorme banc de roche se détacha de la crête supérieure, entre le Signal (3190 m.) et la Tête de Vozé (2870 m.) ; dans sa chute, il fit trembler toute la montagne et jeta l'effroi dans le cœur des vachers, craignant pour leurs bêtes presque plus que pour eux-mêmes ; la tragique histoire du siècle précédent allait-elle se répéter ? Un savant zuricois, accouru sur place, semblait enclin à le croire : « Si les diables, déclarait-il avec force, recommencent à s'agiter et à se battre, les bergers de Vozé et de Comba n'ont qu'à quitter les pâturages aussi rapidement que possible, sans regarder même derrière eux, comme le fit jadis l'imprudente femme de Lot ».

Conseil de sagesse, assurément, mais comment le suivre ? Le digne savant, venu du plat pays, ne pouvait comprendre la mentalité montagnarde, faite de ténacité, de robuste confiance et de saine philosophie. En 1944, ces vertus furent derechef mises à l'épreuve ; en effet, la montagne gronda, des blocs,

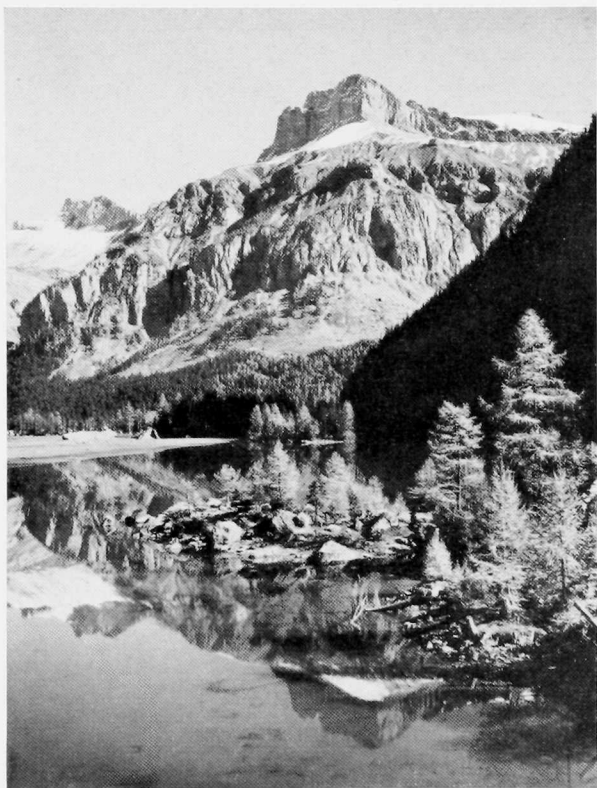
détachés des hautes falaises, roulèrent avec fracas, faisant voler des tourbillons de poussière si épais qu'on eût dit que, sur la montagne, s'étendait un véritable voile de brouillards jaunâtres.

Cette fois, on s'émut en haut lieu ; les savants montèrent sur place — ou à peu près ! — pour étudier le phénomène ; ils constatèrent que la montagne était bien haute, la roche très friable et que la vie en plaine offrait une indéniable sécurité ; après quoi, ils s'en furent, recommandant aux vachers de se tenir sur leurs gardes. Instruits par les leçons du passé, les montagnards discutèrent l'éventualité d'une évacuation ; posément, sans frayeur ni précipitation, ils pesèrent le pour et le contre et, finalement, décidèrent de rester sur place jusqu'à la fin de la saison.

« Voyez-vous, nous disait un de ces bergers, il faut pourtant bien que nos vaches broutent quelque part, si nous partons d'ici, où donc irons-nous ? ajoutant très simplement : et puis, après tout, il en sera ce que Dieu voudra ; à la garde ! » Et c'est bien là l'épilogue normal de cette lutte tragique de l'homme avec la nature ; celle-ci, suivant les lois de la matière, à la vie lente et cachée, dresse les montagnes très haut dans l'espace, puis les laisse longuement s'effriter, retourner à la poussière, elles aussi, tout comme les humains éphémères et fragiles.

Mais, du sein même de la prairie changée en désert, une voix s'élève, portant son message de la Tour Saint-Martin, accrochée à la paroi, à la tête chenue des Diablerets ; elle proclame l'éternité du Créateur et l'immortalité de l'esprit qui, lui, ne change ni ne se détruit. Derborence, la désolée, peut-être un jour recouvrera sa splendeur première ; désert, elle reflurira comme la rose ; qu'y aurait-il là d'étonnant ? « Revivre, disait Javelle, est-il plus merveilleux que vivre ? »

Comme la fleur, sur la roche brisée, s'enracine et s'épanouit, notre foi fleurit même sur les décombres de nos efforts ou de nos espoirs, puisqu'elle plonge ses racines dans l'amour infini de Dieu et demeure, de ce fait, au-dessus de toute catastrophe.



*Derborence. Le Mont Gond.*

(Photo J. Eschmann.)



## DESCRIPTION DE DERBORENCE

DANS les pages qui précèdent, L. Spiro a rappelé les lignes par lesquelles Ramuz aborde la description de Derborence : « Le mot vous chante très doux et un peu triste dans la tête. Il commence assez dur et marqué, puis il hésite ; ... finalement il casse et il retombe, comme s'il voulait signifier par là même la ruine et l'isolement. » En effet, si le mot « chante doux », le paysage ne l'est pas, du moins pas au premier abord. Venant d'Anzeinde au Pas de Cheville, vous avez cheminé sur une vaste plaine unie, bien ouverte, à peine inclinée, belle pelouse au gazon ras. Avant de passer le seuil du col, écarter-vous un peu du sentier, à gauche, vers les mamelons herbeux de Montcuit. Brusquement, un immense trou s'ouvre devant vous, au fond duquel il n'y a que des pierres, et encore des pierres. A votre gauche, la haute muraille qui vous accompagne depuis Solalex s'écarte et s'arrondit pour former un immense amphithéâtre dont les ailes, prolongées par le Mont Cavouère et le Mont Gond, vont étrangler la gorge par où s'échappe la Lizerne. Tout en haut, la paroi montre la cassure fraîche aux angles encore vifs d'où s'est détachée la masse de l'éboulement.

C'était, disent les vieilles chroniques, un des sommets du Diableret, peut-être plus élevé que le sommet actuel. Ses débris ont encombré toute la plaine de Derborence et obstrué sur deux kilomètres le haut de la gorge. Paysage lunaire, volcanique, étrangement inhumain ; vision apocalyptique de fin du monde, de planète calcinée : roches dressées en parois colossales, tantôt de la couleur du blé mûr, tantôt d'une pâleur de cadavre, tantôt sombres et noires et qui luisent de reflets sinistres au flanc des couloirs suintants. Roches fracassées, accrochées aux talus, puis étendues en longues traînées comme des ossements, étalées dans la plaine, amoncelées en blocs titanesques sur ses bords.

Roches broyées, pétries et coagulées en ciment charbonneux. Tout en haut, sur la lisière du ciel, la tranche effritée du glacier de Tsanfleuron élève la menace de ses séracs glauques. La Tour Saint-Martin, ou Quille du Diable, veille en sentinelle isolée au bord du précipice. En face, la sévère pyramide du Mont Gond dresse ses parois abruptes au-dessus des sombres forêts de Montbas.

Si le premier coup d'œil jeté dans la combe de Derborence ne montre d'abord que ruines, solitude et désolation, les suivants finissent par y découvrir quelques sourires. Au delà du Dérotchieu, les alpages d'Osé et de la Tour, à l'écart de la trajectoire de l'éboulement, ont gardé leur verdure.

Le matin, dans le contre-jour, l'immense cuvette est baignée d'ombre vaporeuse, bleutée, que les rayons du soleil, glissant par-dessus l'épaule du Mont Gond, viennent couvrir d'une buée d'or. Un peu plus tard ils feront briller d'un étrange éclat, tout au fond du cirque, deux ou trois petits lacs aigue-marine enchâssés dans la coulée chaotique des blocs. Quittons maintenant notre perchoir. Par quelques zigzags au flanc d'une gorge, le sentier vous amène d'abord dans le vallon de Cheville. Les contreforts de Tête Pagnat ont fait dévier vers l'est l'immense fleuve de pierres, épargnant les mélèzes séculaires. On tourne l'angle de la montagne pour déboucher subitement sur une vraie oasis de prairies parsemées de chalets. C'est tout ce qui subsiste des riches mayens d'avant la catastrophe. L'avalanche dévastatrice a passé au large et, s'étalant dans la plaine, a barré le val de Derbon à son débouché. La nappe d'eau ainsi créée fut jusqu'à la construction des grandes digues hydrauliques le plus jeune lac de la Suisse. Il sera peut-être le premier à disparaître, rétréci d'année en année par les alluvions.

C'est à l'arrière-automne qu'il faut voir le lac de Derborence, lorsque le feuillage doré des mélèzes, les chalets roussis et le vert des prairies se mirent dans ses eaux glauques, composant un tableau à la Cézanne, éclatant de lumière dans la sévère rudesse du cadre.

\* \* \*

Il y a maintes voies pour atteindre et pour quitter Derborence. Celle qui vient de Gryon ou de Pont de Nant par Anzeinde et le Pas de Cheville est la route classique, celle qu'ont suivie en 1775 le botaniste écossais Th. Blaikie accompagné du célèbre Abraham Thomas, de Bex, et qui nous en a laissé la première description connue. Onze ans plus tard, le

doyen Bridel faisait à son tour le pèlerinage, qu'il a raconté dans le deuxième volume du *Conservateur suisse*. Parvenu à l'entrée des gorges de la Lizerne, le touriste a le choix entre le sentier de la rive droite, qui conduit à Ardon en franchissant les couloirs vertigineux descendant du Haut de Cry, et celui de la rive gauche, le célèbre Chemin Neuf. Neuf à la façon de Ville-neuve, entendons-nous, car il datait de plusieurs siècles. Auda-cieux comme un bisse, il coupait à travers les sauvages parois du Lodzé, dans un site d'une grandeur indicible. Je dois mettre ma phrase au passé, car depuis trois ans, le Chemin Neuf est remplacé par une chaussée, qui traverse aussi les parois, mais en tunnels. On débouche brusquement de la gorge à la chapelle Saint-Bernard, d'où la vue commande la vallée du Rhône de Martigny à Sierre.

Les amateurs de chemins non battus pourront, de Derborence, remonter vers l'ouest le val de Derbon jusqu'au Pas de Chamosentse, au pied de la dent du même nom, puis descendre sur le Peuplier et Chamoson, ou aller rejoindre la nouvelle cabane Rambert au pied du Grand Muveran. Dans la direction opposée, c'est le haut vallon de la Lizerne, d'où l'on s'échappe par cette curieuse échancrure qui a nom Porteur de Bois ou Poteu des Etalles. Pendant des siècles, ce passage a servi à approvisionner de bois l'alpage de Miet, îlot verdoyant perdu entre les vastes lapiés de Tsanfleuron et les schistes funèbres de la Croix des Trente Pas. Chemins délaissés, chemins presque oubliés ; les générations motorisées de notre époque n'ont plus le temps, ni, ce qui est plus grave, le goût de parcourir ces âpres solitudes.

Pour les alpinistes, il y a Tchiffa, cet amphithéâtre colossal qui arrondit en un demi-cercle d'une rigueur mathématique deux kilomètres de murailles abruptes, éventrées de couloirs et de cheminées, où les lits de roches variées font se succéder des bancs d'une pâleur de plomb, des schistes noirâtres et des falaises couleur d'ocre. A mi-hauteur, juste sous la Quille du Diable, se blottit un petit glacier nourri uniquement par les séracs qui tombent du Diableret et de Tsanfleuron. Paradis des chamois, qui seuls en connaissent les issues... et des braconniers, qui ne les trahissent pas. Ils ont là une cachette, la case à Tougne, à la fois réduit, abri et dépôt d'armes, dont chaque nouvel initié doit s'engager par serment à ne révéler la situation à qui que ce soit.

Ah ! ce glacier de Tchiffa, m'en a-t-il coûté des heures et des journées d'explorations haletantes ! La première fois — c'était

déjà L. Spiro qui m'avait mis le nez sur la piste — nous l'avons abordé par les Lués Tortays et les vires des Toulars, coupant, agrippés au piolet et jarrets tendus, à travers les falaises ruinées du Dérotchieu, pour atterrir enfin sur une proue rocheuse dominant Tchiffa. Le petit glacier était là à trois cents mètres sous nos pieds, recroquevillé dans sa niche. Mais la journée était déjà avancée, la sortie incertaine ; nous jugeâmes prudent de nous échapper vers le sommet du Diableret en forçant le passage de la dernière muraille.

Une autre fois, avec un jeune compagnon, nous l'approchâmes par le versant opposé. Quatre heures de marche pénible par les Luys, les raides gazons des Fenages et le Poteu de Mio nous amenèrent à l'entrée des Barmes Noires, sous la Tour Saint-Martin. Nous étions en train d'admirer les bonds légers et sûrs d'un groupe de chamois qui, surpris par notre approche, dévalaient les dalles grises, lorsqu'une grêle de mitraille s'abattit en sifflant autour de nous : une autre harde avait choisi la vire supérieure et faisait pleuvoir la mort. Trois bonds et nous voilà planqués contre le mur. Il ne fut plus question de muser le long de la vire : c'est au galop que nous arrivâmes au petit glacier.

C'étaient là des chemins détournés, les entrées par la porte de service dans un palais bien gardé. L'idéal, c'est la voie directe, tout droit au fond du cirque à Tchiffa puis au glacier de Tsanfleuron. Elle ne fut accomplie que deux ans plus tard.

Qui va encore errer dans les parois de Tchiffa ? Si le nom de Derborence « chante doux » dans la tête, ses interminables pierriers et ses âpres rochers sont cruels aux genoux des pèlerins. Sur les ruines arides pèse la malédiction millénaire du mal-faisant génie de la montagne qui en a effacé presque partout le sourire des œuvres de l'homme.

Et pourtant, Derborence, tu nous tiens...

*Louis Seylaz.*



























